

LES JEUNES HOMMES DE PLOUÏÉ.

ARGUMENT.

Au siècle de l'union de la Bretagne à la France éclata, en Cornouaille, une insurrection violente des campagnes contre les villes. Un chanoine de Quimper, du temps de la Ligue, est le seul historien qui nous ait transmis le souvenir de cet événement : il assure en avoir « trouvé mémoire en certain livret de vélin et ancien manuscrit ; » ce qui est possible. Mais son amour pour sa ville natale, où les insurgés mirent le feu, et sa haine pour la *paysantaille*, comme il appelle les habitants des campagnes dans son orgueil de citadin blessé, ne permettent pas de douter de sa partialité.

« En l'an 1430 ou 1489, il y eust, dit-il, un grand soulèvement en cest évesché (de Cornouaille) de la populace contre la noblesse et communauté des villes, leur intention et but estant de demeurer libres et affranchiz de toute subjection et tailles et pensions annuelles qu'ils payoient à leurs seigneurs, et de revendiquer la propriété de leurs terres. Ceste commune effresnée et en très-grand nombre prist sa source au terroir de Karabez, sous la conduite de trois frères paysans qu'on dit originaires de Plouïé, dont l'un avait nom Jehan. Or les rustiques, ne voyant aucune résistance, et que tout le monde s'enfuyait devant eulx, ils pensoient déjà avoir tout gaigné, et vinrent peu à peu jusques à Kemper-Corantin, qu'ils osèrent bien attaquer, et y entrèrent le mercredi pénultième jour de juillet de l'an 1430 ou 1489. C'est une chose bien assurée qu'ils la pillèrent et y fisrent beaucoup d'insolences, et cela est assez croïable à ceux qui cognoissent combien une paysantaille qui a l'avantage est cruelle et inexorable ; ils n'espargnèrent pas les habitants, et fisrent tous les autres actes d'hostilité qui sont coustumiers à ces barbares. »

D'après un poëte paysan contemporain, dont les chants sont encore populaires à Plouïé et aux environs, où j'ai recueilli celui qu'on

va lire de la bouche d'un mendiant nommé Iouenn Vraz, la cause de l'insurrection fut la détermination prise par la noblesse française des villes de Cornouaille de substituer, à l'égard des colons de ses domaines, la loi féodale de France au régime véritablement libéral de la coutume du pays. En basse Bretagne, où *il n'y eut jamais de serfs*, comme M. A. de Courson l'a victorieusement démontré, le contrat qui liait le propriétaire au colon était tout à l'avantage de celui-ci : c'était le bail à domaine congéable, que l'assemblée constituante maintint comme non entaché de féodalité. Le propriétaire, en retenant la propriété du fonds, transportait les édifices et superficies, moyennant une certaine redevance, avec la faculté perpétuelle de congédier le preneur, en lui remboursant les améliorations. La redevance était généralement minime, et le fond baillé très-considérable, en Cornouaille; le colon n'était inféodé à personne, et ne devait de services qu'en raison des liens qui l'attachaient à la propriété. Quant au droit de congément, que les seigneurs bretons, fidèles à l'esprit de clan, n'exerçaient jamais, dans le cas où il aurait eu lieu, non pour convertir les domaines en fermes, comme faisaient les Français établis en Bretagne, mais pour donner les terres à d'autres tenanciers, la coutume voulait que le prisage des édifices, superficies, et droits convenanciers fût *aux frais du seigneur*. Or, les étrangers ne se contentaient pas d'user brutalement d'un droit dont la jouissance répugnait aux mœurs des propriétaires indigènes, ils vioiaient la loi du pays. Ces actes d'arbitraire pesèrent particulièrement sur les montagnards de l'Arez : on ne tint aucun compte à leur égard de l'article cité plus haut; on oublia trop facilement qu'ils descendaient des hardis paysans, dont les fourches de fer et les bâtons nouveaux repoussèrent au onzième siècle la tyrannie normande, sous les ordres de Kado le Batailleur et de ses trente fils, « enfantés par leur mère pour tuer les oppresseurs. » On oublia qu'ils chantaient encore le souvenir de la vengeance terrible de leurs aïeux; on ne prit pas garde que de pareils souvenirs, selon la remarque d'un ancien auteur, donnent une incroyable audace¹, et que, sans remonter aussi haut, les montagnards avaient prouvé naguère, avec tous les Bretons, leur horreur pour la servitude

¹ *Magnam audaciam imprimere potest pristinae nobilitatis memoria.* (Johannes Fordun.)

21

française, en chassant du Guesclin ¹. Aucun enseignement ne fut tiré de tout cela par les étrangers : aussi reçurent-ils une leçon nouvelle ; leurs vexations mirent les armes à la main des hommes des montagnes, ayant à leur tête les trois domaniers de Plouïé dont parle Moreau, et elles les portèrent à la révolte autant que l'opinion où ils sont encore, qu'on n'avait pas le droit de les chasser de l'héritage paternel.

¹ Voyez t. 1.

II

PAOTRED PLOUIEO.

(Ies Kerne.)

I.

Malloz d'ann heol, malloz d'al loar,
Malloz d'ar gliz a gouez d'ann douar ;

Malloz d'ann douar, d'ann douar-Plouieou
A zo kiriek da wall-strifou,

A zo da wall-strifou kiriek
Tre ann otrou hag ann tiek ;

A lak ar strafil war ar mez
A lak meur a hini diez,

Meur a zivab, hag intanvez,
Meur a vinour ha minourez,

Meur a gredur war ann henchou
Gand ho mamm, o skuilla daelou.

Malloz ru d'ann dudchentil-ker
A ra bec'h war al labourer;

Tudchentil neo, rederien gall,
Ganet e korn eur park banal¹ ;

Pere na zell ket mui ouz Breiz
'Ged ouz koulm aer deut enn he neiz.

¹ C'est une façon de dire *enfant naturel* dans la langue bretonne.

II

LES JEUNES HOMMES DE PLOUÏÉ.

(Dialecte de Cornouaille.)

I.

Maudit soit le soleil, maudite soit la lune, maudite soit la rosée qui tombe sur la terre ;

Maudite soit la terre elle-même, la terre de Plouïé, qui est la cause de querelles terribles,

La cause de terribles querelles entre le maître et le colon ;

Qui répand l'émoi parmi les hommes des campagnes, qui en met plus d'un mal à l'aise ;

Qui fait plus d'un père sans fils, plus d'une femme veuve, plus d'un orphelin et d'une orpheline ;

Qui jette sur les grands chemins plus d'un enfant qui pleure en suivant sa mère.

Mais maudits soient, par-dessus tout, les nobles hommes¹ des cités, qui oppriment le laboureur ;

Ces gentilshommes nouveaux, ces aventuriers français, engendrés au coin d'un champ de genêts ;

Lesquels ne sont pas plus Bretons que n'est colombe la vipère éclosée en un nid de colombe.

¹ Les bourgeois de Bretagne portaient généralement, au quinzième siècle, le titre de nobles hommes. (A. de Courson, *Essai sur l'histoire de Bretagne*, p. 346.)

24

II.

Disulgwenn goude 'nn ofern-bred,
Ar c'hillok ker barz ar vered;

War ziri 'r groaz Arser Kemper
He zaoulagad o tevi ter,

He zaoulagad ter o tevi,
'Vel eur poudad dour o firvi.

— Chilaouet holl, pötred Plouieou,
Chilaouet mad ann embannou :

Evid ar bloaz hag ann de krenn,
Ra vo prizet tra peb perc'hen;

Ho tiez kerkouls hag ho stu ;
Ar mijou diwar ho koust-hu ;

Hag it lec'h-all, c'hui hag ho tud,
Gand arc'hant flamm, da glask eur c'hlud. —

Oa ked ar ger peurlavaret,
Savet strafil barz ar vered,

Tud koz ha iaouank da groza,
Darn da wac'ha, darn da wela;

Darn all da gweza d'ann douar,
Mantret ar galon gant glac'har.

— Kenavo, tadou ha mammou,
Na stouimp mui war war bo peziou !

Red d'eomp mont breman divroet,
Kuit deuz lec'h em omp bet ganet,

Ha war boul ho kalon maget,
Hag e tre ho ti-vrec'h douget.

25

II.

Le dimanche de la Pentecôte, après la grand'messe, parut
e coq-de-ville dans le cimetière ;

Parut l'archer de Quimper, debout sur les degrés de la croix,
les yeux enflammés de colère,

Les yeux de colère enflammés, les yeux comme un vase
d'eau bouillante.

— Écoutez tous, gens de Plouïé, écoutez bien ce qui va être
publié :

Que dans le jour et l'an soit faite l'estimation de ce qui
appartient en propre à chacun de vous :

Vos édifices et vos fumiers ; et qu'elle soit faite à vos frais ;

Et allez ailleurs, vous et les vôtres, avec votre argent neuf
chercher un perchoir. —

A peine il achevait ces mots, qu'une sédition éclata dans le
cimetière ;

Vieux et jeunes se soulevèrent ; ceux ci criaient, ceux-là
pleuraient ;

D'autres tombaient à terre, le cœur brisé par la douleur.

— Adieu, nos pères et nos mères ; nous ne viendrons plus
désormais nous agenouiller sur vos tombes !

Nous allons errer, exilés par la force, loin des lieux où nous
sommes nés,

Où nous avons été nourris sur votre cœur, où nous avons
été portés entre vos bras.

26

Kenavo, sent ha sentezet,
Na zeuimp mui d'ho tarempred ;

Kenavo, patrom hor parrez,
Ni zo war hend ar baourentez. —

Potred Plouieou ho deuz laret :
—Tevet, merc'hed, na welet ket,

Ken na welfet goad peb tiek
War dreuzou he di o redek,

Ken na welfet al lomm divean :
Goad ar G'hallaoued da gentan. —

Ann arser evel pa glevez,
Diwar zez ar groaz a lammaz,

N'ouie deare pelec'h tec'hed ;
'Vel den rag he bienn en deuz gret ;

Barz ar garnel e ma lammet,
E touez eskern ar Vretoned.

Hogen, klevet eur seurt burzud :
Ann eskern a zrask, evel tud ;

Hag a zav sonn, em unanet,
Eneb ann arser war ho zreid ;

Ha chetu hen peurzispennet,
Ha dindan he peurzouaret.

III.

Potred Plouieou a lavare :
—Deomp-ni da c'hout hon digare. —

E Kemper dal' m'a erruzont,
Ho otrounez a c'houlenzont.

27

Adieu, nos saints et nos saintes; nous ne viendrons plus vous rendre visite;

Adieu, patron de notre paroisse; nous sommes sur le chemin de la misère. —

Les jeunes hommes de Plouïé ont dit :

— Taisez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,

Que vous n'ayez vu le sang de chaque laboureur couler sur le seuil de sa porte,

Que vous n'en ayez vu couler la dernière goutte; mais le sang des Français d'abord! —

L'archer, en entendant ces mots, sauta vite à bas de la croix;

Il ne savait où chercher un refuge; il allait comme un homme qui a perdu la tête;

Il s'élança dans l'ossuaire, parmi les ossements des Bretons.

Mais écoutez l'espèce de prodige : les ossements s'agitent comme des personnes vivantes;

Elles se dressent droit, avec ensemble, autour de l'archer, sur leurs pieds;

Et le voilà écrasé et enseveli sous elles.

III.

Les jeunes hommes de Plouïé disaient : — Allons prendre nous-mêmes des informations sur ce qui nous regarde. —

Arrivés à Quimper, ils demandèrent à parler à leurs maîtres.

28

— Digoret d'ann dud diwar' mez,
Ma' gomzint ouz ho otrounez.

— It alese, koz-tieien,
Ma na gerit klevet poultr gwenn.

— Ni a ra fors gant ho poultr gwenn,
Kement a reomp gant ho perc'hen. —

Oa ked ar gomz peurachuet,
Tregont anhe a zo lazet ;

Tregont lazet, ha tri mil tre ;
Hag ann tan er ger, ha ker ge !

Ken a grier : « ai ! aou ! ai ! aou !
True ! true ! potred Plouieou ! »

Diskarret leizig a dier,
Nemet hini eskop Kemper,

Hini Rosmadek, 'nn otrou kez,
A zo mad d'ann dud diwar mez ;

A zo den a c'hoad roueou Breiz,
Hag a zalc'h mad d'hor C'hiziou reiz.

Ann otrou eskob a venne,
Er ruiou ker pa 'dremene :

— Dale d'ann droug, ma bugale !
Enn han Doue ! dale ! dale !

Potred Plouieou it war ho kiz ;
Na vo ket mui torret ar C'hiz. —

Potred Plouieou 'zentaz out-ha :
— Deomp-ni war hor c'hiz, ac'han-ta ! —

Hogen dre wall-chañs' deuz int gret :
N'int ked holl d'ar ger erruet.

— Ouvrez à des habitants de la campagne, qui voudraient parler à leurs maîtres.

— Allez-vous-en, vile *paysantaille*, à moins que vous ne teniez à sentir l'odeur de la poudre.

— Nous nous moquons de votre poudre, tout comme de celui à qui vous appartenez. —

Ils parlaient encore, que trente d'entre eux tombèrent morts ;

Trente tombèrent, mais trois mille entrèrent ; et voilà la ville en feu, et un feu si joyeux

Si bien que les bourgeois criaient : « Aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! grâce ! grâce ! hommes de Plouïé ! »

Ils ruinèrent un bon petit nombre de maisons, mais non celle de l'évêque de Quimper,

Non celle de Rosmadec, le seigneur bien-aimé, qui est bon pour les paysans ;

Qui est du sang des rois de Bretagne, et qui maintient nos bonnes Coutumes.

Le seigneur évêque disait (d'un ton d'autorité), en parcourant les rues de la ville :

— Cessez vos ravages ! mes enfants ; au nom de Dieu, cessez ! cessez !

Hommes de Plouïé, retournez chez vous ; la Coutume ne sera plus violée. —

Les hommes de Plouïé ont suivi ses conseils :

— Retournons donc chez nous ! en route ! —

Mais ç'a été pour leur malheur : ils ne sont pas tous arrivés à la maison.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette dernière strophe, si mélancoliquement discrète, cache une triste vérité que le chanoine de Quimper va se charger de nous révéler en détail.

« Ils quittent la ville, s'acheminant vers Pratanraz (paroisse de Penbarz)... où ils font halte et aux environs, où genz de cheval ne pouvoient que bien difficilement et sanz péril les attaquer, et se fiant aussi en leur grande multitude. Et ainsi résolus en ces lieux, qui estoient montagneux, le dimanche quatriesme d'aoust, qui fut quatre jours après leur entrée en la ville de Kemper, ils furent chargez et défaictz, premièrement près du dict Pratanraz; puis, s'estant ralliez en un grand pré, près la Boixière, sur le chemin du Pont-(l'Abbé), s'entr'encourageant les unz les aultres, font ferme de rechef avec une forte résolution de vaincre; mais ils furent de rechef défaictz sanz beaucoup de résistance par leurs adversaires, qui estoient enfléz par le bon succès de la première rencontre. Il en fut tant tué en ce pré, que, depuis ce temps, le nom de *Prad-ar-mil-Gof*, c'est-à-dire « pré de mille ventres, » lui est demeuré jusqu'à ce jour¹. »

L'auteur du récit qu'on vient de lire n'est pas sûr, on l'a vu plus haut, de la date des événements : il les rapporte soit à l'année 1450, soit à 1490; le poëte breton les plaçant sous l'épiscopat de Bertrand de Rosmadec, ils doivent remonter, ainsi que le poëme, au commencement et non à la fin du quinzième siècle, car le saint évêque dont il parle, élevé sur le siège de Cornouaille en 1416, mourut en 1446.

M. le comte Jégou du Laz, ce noble et loyal gentilhomme si vénéré des montagnards bretons, joua, il y a quinze ans, le même rôle de pacificateur que Bertrand de Rosmadec dans une circonstance à peu près semblable, dont il sera parlé plus tard.

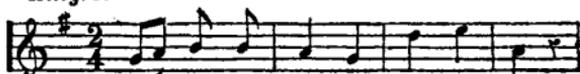
¹ *Histoire de la Ligue en Bretagne*, par Moreau, p. 49.

— 27 —

II.

PAOTRED PLOUIEO.

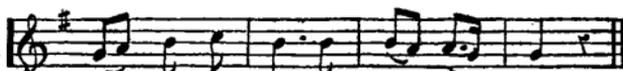
Allegro.



Mal-loz d'ann heol, mal - loz d'al loar,



Mal-loz d'ar gliz a gouez d'ann douar! ho!



Mal - loz d'ar gliz a gouez d'ann douar!

IV.

SEZIZ GWENGAMP.

Energico.

KAN.



Por-zer di-go - ret ann nor-man! Ann

PIANO.

